

Jour de tonte

Au soir d'un jour d'immuable tonte, sous une flamme grasse aux fumées carbures et moustico-fages, je veillais, un trou glacé de Murano à la main, couvert par la tonnelle de chêne aux reflets de houblons matinés au jus des Cornouailles.

La douceur suave de mai quitte le terrain, les brins d'herbes plaqués sous mon col ne baignent plus dans la sueur des travaux jardiniers. La main serrée dans mes doigts, je contemple, satisfait, les restes pitoyablement hachés du monde végétal qui s'était installé, avec outrecuidance, sur mon stade de jouissance cosmique.

Au loin de mon transat, un avion incongru vrombit en souriant.

Le ciel explose.

La bombe solaire retombe dans le bois de pins rouges qui campent aux confins de ma vision ; elle enflamme l'air, laissant le vivant vivre dans un excès de bonté naturelle.

Une buse chasseuse de campagnols, prédatrice, plonge sans un cri, serre les premières, dans la fournaise orange, remonte sa proie pour un baptême de l'air brutal et mortel, et se repose, fière, au seuil de mon logis. Les yeux lourds, je l'observe.

Elle dépèce une boule de poil qui ne couine qu'une fois, la découpe et l'enroule dans un papier de boucherie aux armes de la patrouille des aigles qu'elle dépose dans un joli panier d'osier rose à anse de nuages...

...je crois que je me suis assoupi un court instant. Il fait nuit.

Entité de type fourmillique, se scindant en milles démons aux heures noires des angoisses post-orgasmiques, tuant la réalité à coup de rêves alambiqués dont nous perdons la trace au réveil, la nuit, reine du fantasme et domaine des lueurs, aplatit des corps et les ombres, courbe de son regard aveugle la moitié de planète que son père, Râ, lui octroie en récompense des victoires entre chien et loup.

Les éclats de verre de la vitre du ciel essaient des graines de lumière stellaire et fabriquent la mosaïque que d'inquiets marins transposeront sur le papier salé de leurs cartes géographiques.

J'ai froid, une brise glacé me traverse et ressort en emportant les dernières miettes de chaleur glanées au derche d'une pétaradante trancheuse de vie verte. La voix du repas me nomme, je me dresse en ahanant et, perclus de fatigue volontaire, j'enfile, sans pudeur, le couloir et traverse ma veste au passage.

Le gratin fume dans la cuisine, sans vergogne, son cul brûlant posé sur la table. Alors, pour lui apprendre à vivre, je le tue, plantant une cuillère dans le moelleux de son corps de légume. Le sang du gratin est blanc. Curieux.

«- c'est la crème ! Dit ma femme en soupirant, le regard comme une vilaine trace de pitié. »

« -Mangeons ! Dis-je. »